

Conversation avec Lénine

Angel Pestaña¹

Source : Angel Pestaña, Soixante-dix jours en Russie et autres textes 1921-1924. *Le Coquelicot*, 2020, pp. 179-188. Notes MIA.

Le deuxième Congrès de la Troisième Internationale² prenait fin. Les différentes positions idéologiques des délégués devenaient plus claires. Il y avait des cas irréductibles ; d'autres, par contre, s'étaient pliés petit à petit.

Mais – phénomène curieux –, alors que le Congrès prenait fin, la majorité des délégués devinrent plus actifs. Parmi eux, des membres de la délégation italienne, qui, pendant le Congrès, participaient à une séance sur trois, à la fin allaient et venaient, infatigables, très occupés, inquiets. Ils ne cessaient de rendre visite au Comité de l'Internationale et d'y tenir des conciliabules.

[Serrati](#), c'était l'inverse. Jusqu'au milieu du Congrès, Serrati fut un homme indispensable, l'orateur obligé de tous les meetings, quelle que soit leur importance, l'homme consulté à tout moment, qui savait tout dans tous les domaines. Que s'était-il passé ? L'explication des faits est venue plus tard, et ce n'est pas le lieu ici d'en parler.

Des faits identiques se déroulaient dans d'autres délégations. Mais nous ne finissions pas d'être étonnés en voyant comment des délégués intransigeants auparavant avaient maintenant un air satisfait et acceptaient des négociations et des accords.

Les délégués, en permanence, demandaient à rendre visite au Comité. On doit préciser qu'on ne nous le demanda pas. Et les délégués affluaient. On ne sait de quoi il s'agissait, mais le nombre des intransigeants diminuait à chaque séance. Lénine arriva à l'avant-dernière séance.

Comme les questions à débattre manquaient d'intérêt, et en plus se traitaient en coulisses, et voulant, de notre côté, revenir en Espagne le plus vite possible, nous profitâmes de l'occasion pour saluer Lénine et lui dire au revoir.

Pendant qu'on traduisait son discours en anglais, et comme nous constatons qu'il était prêt à partir, nous allâmes vers lui et le rejoignîmes à la porte.

— Quand pensez-vous partir ? nous dit-il.

— Le plus vite possible. Il ne nous reste qu'à nous informer sur quelques points, après nous partirons.

— Restez un peu plus.

1 Pestaña Nuñez, Angel (1886-1938), un des principaux dirigeants du syndicat anarchiste espagnol *Confederación Nacional del Trabajo* (CNT) dans les années 1917-1922. Après sa participation au IIe Congrès de l'Internationale communiste, a plaidé à son retour en Espagne contre l'adhésion de la CNT à la IIIe Internationale. Développera plus tard une orientation syndicale réformiste. Député de Cadix aux Cortès en 1936.

2 Le IIe Congrès de l'Internationale communiste s'est tenu du 19 juillet au 7 août 1920 à Petrograd et à Moscou avec 218 délégués représentant 67 organisations de 37 pays. Ce congrès a posé les bases programmatiques, tactiques et organisationnelles de la nouvelle internationale.

— Non, lui répondîmes-nous. Ce n'est qu'en restant beaucoup plus longtemps que nous pourrions en apprendre plus. Mais rester quelques semaines ne nous apportera rien de plus. Et par contre les compagnons en Espagne pourraient nous reprocher notre retard.

— Comme vous allez rester quelques jours à Moscou, dit-il, vous serait-il agréable que nous discussions ensemble ?

— Avec grand plaisir. Nous ne l'avions pas demandé avant car nous avions peur de gêner.

— En aucune manière, répondit Lénine. Mais comme j'ai beaucoup d'occupations et que je pourrais oublier de vous avertir, pouvez-vous me le rappeler au téléphone mardi prochain ? Mardi, je pourrai vous dire le jour et l'heure de la rencontre.

Le jour suivant, vendredi, on célébra la dernière séance officielle du Congrès et on fixa la séance de clôture au dimanche suivant à trois heures de l'après-midi, dans le grand théâtre de l'Opéra de Moscou. Nous passâmes le samedi et le dimanche à organiser nos notes. Nous fixâmes aussi l'ordre des travaux de recherche que nous pensions réaliser.

Nous consacrâmes le lundi matin à mettre au propre les notes des dernières séances du Congrès puis quittâmes l'hôtel.

Vers onze heures du matin, le commandant nous appela dans son bureau. Grâce à un interprète, il nous fit savoir que Lénine nous demandait et avait ordonné de mettre une voiture à notre disposition. Elle ne se fit pas attendre. À peine avions-nous rassemblé les cahiers et papiers éparpillés sur la table de travail que l'interprète vint nous annoncer que la voiture était là.

Accompagnés du commandant militaire nous partîmes aussitôt. Nous entrâmes au Kremlin par la porte destinée aux délégués. En descendant de voiture, le caporal commandant la patrouille de garde nous demanda notre nom, et après l'avoir comparé avec celui qui figurait sur l'ordre de mission que portait mon accompagnateur, il parla avec lui en russe et nous permit d'entrer.

Au premier étage, deux autres soldats répétèrent l'opération. On continua de monter. Sur le palier donnant accès au deuxième étage, le caporal qui commandait la patrouille, composée de quatre soldats, vérifia à nouveau notre identité.

Mais soit la prononciation de mon nom ne lui convenait pas, soit c'était la consigne, le fait est qu'il téléphona. La réponse une fois obtenue, il nous laissa passer dans le couloir qui donnait sur le bureau de Lénine. Mais devant l'entrée il y avait une table avec un registre.

Mon accompagnateur alla vers le commandant, lui remit l'ordre de mission qu'il portait et se retira. Sa mission était terminée. Le commandant nous demanda à nouveau notre nom, le compara avec celui de l'ordre de mission et le consigna sur le registre.

Enfin ! L'opération une fois terminée, il se leva, nous accompagna jusqu'à la porte qu'il ouvrit et nous invita à entrer dans le bureau où, dans un silence absolu, s'activaient six mécanographes. Après quelques minutes passées dans l'antichambre, on nous conduisit au cabinet de travail de Lénine.

Le bureau de Lénine était meublé avec sobriété. On avait supprimé tout superflu. Une immense carte de Russie, quelques cartes plus petites d'autres pays, une table de travail couverte de documents et de papiers, quelques chaises, un sofa et des fauteuils. Voilà tout le mobilier.

Lénine entra. Tout souriant, il nous tendit une main que nous serrâmes avec effusion et nous nous assîmes l'un en face de l'autre. Il était content, joyeux, satisfait.

— Êtes-vous contents de la façon dont vous avez été reçus par les communistes ? nous demanda-t-il.

— Très contents, répondîmes-nous. Vous avez fait preuve, à tout moment, d'attention et de respect que nous avons appréciés à leur juste valeur. Si nous avons été indiscrets, nous vous prions de nous en excuser.

— Il n'en est rien. Dès le début, nous avons eu la meilleure impression. Peu importe que vous ne pensiez pas comme nous, ni que vous ne soyez pas des nôtres. Nous savons que vos points de vue différents vous ont gardé loin de toute légèreté de raisonnement.

Faisant une brève transition, il ajouta :

— Allons à l'essentiel. Au-delà du compte-rendu que vous avez présenté à la Troisième Internationale, pouvez-vous m'informer davantage sur le rapport des forces économiques et sociales en Espagne ?

Je lui donnai les éléments qu'il souhaitait et il continua :

— Ainsi vous continuez à refuser la dictature du prolétariat, la centralisation et la nécessité de créer en Espagne un Parti communiste pour faire la révolution.

— Nous restons fermes sur nos points de vue, sur nos affirmations et nos principes.

— La situation en Russie ne vous a pas convaincus ?

— Ce que nous avons vu et observé en Russie, et les conclusions que nous en avons tirées confortent nos positions. On ne peut vous cacher que tout au long de notre voyage de Paris à ici, un doute nous étreignait. Face à l'inconnu, au suggéré, à l'imprécis, on s'est souvent posé les questions suivantes : « Est-ce que nous, les anarchistes, ne nous trompons pas ? » Et je ne dois pas vous cacher la peur que nous avons lorsque nous approchons de nous heurter peut-être à la négation des idées que nous défendions ardemment et qui constituaient le petit bagage intellectuel de notre vie. On ne renonce pas sans douleur quand on pense honnêtement aux idées qui nous ont été si chères. C'est une page que nous devrions, peut-être, arracher à notre histoire personnelle. Et ces amputations sont toujours douloureuses. Mais ce que nous avons vu et observé en Russie a confirmé et fortifié nos convictions.

— Ainsi vous continuez à croire que la dictature du prolétariat n'est pas nécessaire. Comment pensez-vous qu'on puisse détruire la bourgeoisie ? Vous croyez qu'on pourra le faire sans révolution ?

— Pas du tout. La bourgeoisie ne se laissera pas exproprier pacifiquement. Elle opposera aux attaques du peuple la plus féroce résistance, et la révolution est inévitable. Elle sera plus ou moins violente, cela dépendra de la résistance de la bourgeoisie, mais une révolution sanglante est inévitable. Bon, mais la différence entre la pensée bolchevique et la nôtre apparaît à ce moment-là. La révolution est un acte de force. C'est indiscutable. Mais la révolution n'est pas la dictature du prolétariat. La dictature, c'est imposer un gouvernement, l'autorité de certains, nombreux ou pas, qui exercent leur arbitraire, en leur nom ou en un nom collectif, face à tous les autres qui doivent obéir sans répliquer, sous peine de sanctions et de violences exercées par des personnes autorisées, avec des mandats et des autorisations indiscutables. Ce n'est pas cela, la révolution.

La révolution, c'est le peuple en armes qui se soulève, fatigué d'être privé de droits, de supporter les injustices, l'exploitation qui le privent du droit à la vie ; il prend les armes, sort dans la rue et impose par la force du nombre l'organisation sociale qu'il croit la plus juste. Il y a de la violence, mais il n'y a pas dictature. Je crois que par une déduction arbitraire et fallacieuse on pourrait, avec une certaine subtilité, arriver à unir ces deux extrêmes : révolution et dictature. Mais la vérité et la réalité qui se cachent derrière chacun de ces concepts nous démontreraient immédiatement l'artifice d'un tel raisonnement et la faiblesse de l'argumentation. Pour préciser notre pensée, pour être plus explicite,

on peut dire ceci : la révolution est la cause, la dictature peut être la conséquence cette cause. Confondre l'un avec l'autre ne me paraît pas facile sans faire intervenir la préméditation d'une contrainte directrice.

— Mais la révolution n'est-elle pas une contrainte ? La bourgeoisie n'est-elle pas obligée d'abandonner ses privilèges de classe ?

— Bien sûr, la révolution est une contrainte ; mais l'action révolutionnaire du peuple n'est pas une dictature. Et si on veut rendre plus subtil chaque mot et chaque concept afin de tirer des conclusions favorables à tel ou tel point de vue, je vous dirais qu'« on ne l'oblige pas à abandonner ses privilèges » mais qu'on la dépossède » ce qui n'est pas la même chose. Quand on « oblige », c'est qu'il y a eu des accords préalables, qu'il existe un commandement qui ordonne ; et quand on ordonne, on impose ; alors que lorsque le peuple « dépossède », il n'y a ni commandement, ni ordre, ni accord préalable. C'est un acte révolutionnaire. Le reste non. Mais il me paraît inutile d'approfondir ces concepts.

Si nous parlons de concepts généraux, aujourd'hui plus que jamais, nous pensons que la dictature du prolétariat, l'organisation et la constitution d'un gouvernement de classe – prendre le pouvoir, pour dicter des lois à ceux qui les dictaient avant – ne sont pas indispensables pour une révolution sociale, comme la requiert l'époque que nous vivons. Il suffit de déposséder la bourgeoisie et d'armer le peuple pour obtenir cet objectif.

Quant à la défense de la révolution et de ses conquêtes, les faits survenus en Russie montrent bien comment le peuple sait se défendre, sacrifiant sa propre vie. Le peuple reste soumis par le poids économique de la bourgeoisie. Enlevez à la bourgeoisie le moyen d'exercer ce pouvoir, et la soumission disparaîtra. Confiez aux syndicats l'organisation du travail et la distribution de la production, et vous verrez que la bourgeoisie baissera la tête. Voilà notre opinion personnelle née de notre observation ici, à Moscou, en Russie.

— Je vois qu'il n'y a pas moyen de vous convaincre. Alors vous n'acceptez pas non plus la centralisation et la discipline ?

— Les résultats de votre centralisation montrent bien son échec dans les domaines politique et économique. Grâce aux informations recueillies dans les différents Commissariats, les conclusions que nous tirons de la centralisation politique et administrative sont totalement opposées à celles que tire votre parti. Le bolchevisme affirme – c'est ce que nous concluons des discours prononcés dans le Congrès – que les difficultés politiques et économiques qui se produisent en Russie proviennent du manque de ravitaillement et de discipline et exigent plus de discipline et de centralisation. Nous pensons l'inverse. Plus vous imposerez discipline et centralisation, plus les difficultés s'accroîtront, et plus il sera difficile d'y mettre fin.

— Erreur, vous êtes dans l'erreur, Pestaña.

— C'est possible, mais je ne crois pas. Seul l'avenir le démontrera. Il est sûr que dans les circonstances dans lesquelles nous sommes cette conclusion est douloureuse ! Mais il n'y en a pas d'autres. De toute façon, et sans s'attarder plus que de mesure sur ces questions théoriques, on doit penser que nous vivons pour subvertir le régime capitaliste, et cela n'arrivera que si on fait la révolution.

— C'est fondamental. Et bien qu'elle n'aura pas les mêmes caractères dans tous les pays et en évitant ou en corrigeant les erreurs dans lesquelles nous sommes tombés, l'essentiel aujourd'hui est de faire la révolution dans les autres pays. Émanciper le prolétariat de la dictature bourgeoise. Et à propos : que pensez-vous, en tant que révolutionnaire, des délégués qui ont participé au Congrès ?

— Vous voulez que je sois franc ?

— C'est pour cela que je vous le demande.

— D'accord, le fait de le savoir pourra vous causer quelques déceptions, ou bien vous penserez que je ne sais pas reconnaître la valeur des hommes. Mais l'idée que j'ai concernant la majorité des délégués participant au Congrès est déplorable. À quelques exceptions près, tous ont des mentalités de bourgeois. Les uns par arrivisme, les autres par tempérament ou éducation.

— Sur quoi vous basez-vous pour formuler un tel jugement ? Ce n'est pas par ce qui a été dit pendant le Congrès !

— Par cela non ; mais je me base sur la contradiction entre les discours qu'ils prononçaient au Congrès et la vie ordinaire menée à l'hôtel. Les petits gestes de chaque jour donnent plus à connaître sur les hommes que tous les mots et discours. C'est par ce que l'on fait et non par ce que l'on dit qu'on peut connaître quelqu'un. Beaucoup de grains de sable font un tas, mais non l'inverse. La série infinie de petites choses que nous devons réaliser jour après jour montre mieux que nulle autre chose le vrai fond de chacun.

Comment voulez-vous, Lénine, que nous croyions aux sentiments révolutionnaires, altruistes et émancipateurs de certains délégués qui dans le quotidien agissent ni plus ni moins que comme de parfaits bourgeois. Ils médisent et se plaignent de la pénurie de nourriture, oubliant que nous sommes, nous les délégués étrangers, des privilégiés pour l'alimentation, et oubliant le plus essentiel : que des millions d'hommes, de femmes, d'enfants et de personnes âgées manquent non pas du superflu, mais de l'indispensable. Comment peut-on croire à l'altruisme de ces délégués qui amènent manger à l'hôtel de malheureuses jeunes femmes affamées pour qu'en échange elles couchent avec eux, ou font des cadeaux aux femmes qui nous servent pour abuser d'elles ?

Comment peuvent-ils parler de fraternité, ces délégués qui apostrophent, insultent et injurient les personnels de service de l'hôtel parce qu'ils ne sont pas toujours à l'heure pour satisfaire leurs moindres caprices ? Ils considèrent les hommes et les femmes du peuple comme des serviteurs, des domestiques, des laquais, oubliant que certains se sont battus et ont exposé leur vie pour défendre la révolution. À quoi ça leur a servi ?

Toutes les nuits, comme s'ils voyageaient dans des pays capitalistes, ils mettent leurs chaussures devant la porte de leur chambre pour que le « camarade » domestique de l'hôtel les leur nettoie et les vernisse. La mentalité « révolutionnaire » de ces délégués me fait crever de rire. Et l'effronterie, l'arrogance et le dédain avec lesquels ils traitent quiconque est un tantinet influent au sein du Gouvernement ou du Comité de la Troisième Internationale irritent et désespèrent. On imagine comment ces individus agiront si demain la révolution avait lieu dans leur pays et si, aux rênes du pouvoir, ils étaient chargés de le diriger.

Peu importe les discours qu'ils tiennent pendant le Congrès ! Qu'ils parlent de fraternité, de camaraderie pour agir ensuite en maîtres, c'est tout simplement ridicule, si ce n'est infâme et détestable.

Enfin, ces lucratives combines que nous voyons, nous qui sommes écoeurés de toutes ces défections, cette façon continuelle d'aller et venir en tendant la main pour fixer le prix de son ralliement, revêt tous les caractères de la plus infâme canaillerie, de la plus indigne rouerie. Cela est bas, ignoble et misérable, comme le serait une mère qui vendrait sa fille pour satisfaire un caprice des plus lamentables et immondes.

Comment croire à l'esprit révolutionnaire et au sérieux de ces gens ? Ils désirent la révolution dans leurs pays respectifs ? Bien sûr ; mais ils veulent qu'elle se fasse sans risques pour leur superbe personne et au seul bénéfice de leur concupiscence.

Bien sûr cela ne veut pas dire qu'au sein des Partis communistes et des foules de gens représentées par ces individus il n'y ait des centaines d'individus de bonne foi disposés à se sacrifier et dignes de respect et de considération. Ils sont à part. Ces critiques ne portent que sur la personnalité des représentants au Congrès. Voilà notre opinion, exposée sincèrement.

— D'accord, Pestaña, d'accord... bien qu'il y ait quelque exagération dans tes jugements.

Prononçant ces mots, Lénine se leva. L'entrevue était finie. Peut-être avons-nous abusé de sa bienveillance, mais il aurait été indiscret de notre part de mettre fin à une conversation dont nous ne savions pas où elle devait aboutir.

Avant de dire au revoir, Lénine nous demanda si on reviendrait en Russie au prochain Congrès.

— Essayez de venir et faites-vous accompagner par quelques amis. Venez et étudiez notre œuvre sur le terrain. D'ici là, la situation se sera améliorée, et peut-être parviendrons-nous à des conclusions plus proches que celles d'aujourd'hui. Écrivez-vous sur ce que vous avez vu en donnant votre opinion ?

— C'est très possible, répondîmes-nous.

— Si vous le faites, n'hésitez pas à m'envoyer votre texte. J'aurai beaucoup de plaisir à le recevoir et à le lire.

Nous nous serrâmes cordialement la main et nous sortîmes. À l'issue de cette conversation, nous gardâmes une profonde sympathie et un respect sans limites pour Lénine. Nous ne partageons pas ses idées, ni hier ni aujourd'hui. Mais tous les amis avec lesquels nous parlâmes de Lénine savent combien nous gardâmes pour lui de considération et d'égards.

Peu de jours après cette conversation avec Lénine, nous allâmes chez Sacha, la fille de [Kropotkine](#), et son père, par hasard, était là. C'était le jour où il était venu à Moscou pour rencontrer Lénine à propos des coopérateurs encourant une peine de mort.

L'objet de cette visite était d'annoncer à Sacha le résultat de la pétition que nous fîmes en sa faveur auprès de Lénine. Sacha avait des relations à Londres et, comme elle était experte en la matière, [Lounatscharsky](#), le Commissaire du peuple, l'avait déléguée dans la capitale britannique pour acheter du matériel d'enseignement pour les écoles de Russie.

Le Conseil des Commissaires du peuple ayant approuvé la démarche, on sollicita la Tchéka pour obtenir les passeports, mais elle refusa de les donner. Toutes les démarches que l'on fit pour les obtenir furent inutiles. On ne put vaincre cette opposition.

Quelques jours avant de rencontrer Lénine, on reçut pour la troisième fois une réponse négative de la Tchéka. Sacha, qui savait que nous devions rencontrer Lénine, nous demanda d'insister sur la pétition. La réponse de Lénine fut très favorable, il m'affirma que le passeport de Sacha lui serait donné.

Kropotkine, sa compagne comme leur fille nous demandèrent l'impression que nous avions retenue de la rencontre et ce que pensait Lénine, à notre avis, de la suite des événements.

— L'impression, à mon avis, est bonne, dites-nous. Quant à la pensée de Lénine sur la suite des événements, c'est celle d'un homme qui s'est trompé et qui cherche avec intérêt le chemin qui le sortira du borbier. S'il y arrive, bien ; sinon, la révolution reviendra en arrière.

Voici ce que nous pûmes recueillir du fond d'amertume de certaines de ses manifestations.